

Hervé Cariou



Europa

Les origines
des

Européens

Europa

Les origines des Européens



Photo : Carole Raddato | Wikimedia | [CC BY-SA 2.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/2.0/)

Hervé Cariou

Europa : Les origines des Européens

Licence : Attribution 4.0 International ([CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/))

Publication : 2022 | **seconde édition** revue et corrigée

Du même auteur :

1. **Scythia** : L'étonnante Histoire de l'antique Irlande
2. **Brittia** : L'Histoire méconnue des Bretons
3. **Keltia** : L'étrange Histoire des Celtes
4. **Nâga** : L'Histoire de la population nâga
5. **Maya** : L'Histoire de la population maya
6. **Luzia** : L'Histoire ancienne du Nouveau Continent
7. **Gaia** : La Préhistoire revisitée
8. **Koya** : Les indices de la "généohistoire"
9. **Sela** : Des témoignages historiques surréels
10. **Troia** : L'Histoire de la Nouvelle-Troie
11. **India** : Les origines de l'Inde
12. **Namaka** : Les origines des peuples *antiques*
13. **Europa** : Les origines des Européens
14. **Brittia II** : Du Kalimantan à la Bretagne
15. **NRYN** : L'origine inconnue de notre humanité
16. **Scythia**: The Amazing Origins of Ancient Ireland
17. **Ibéria** : L'énigme proto-ibère
18. **Furia** : Les deux guerres mondiales décodées
19. **Tè Ra** : Quand l'Histoire dépasse la fiction
20. **Origins of the Celts** (sous le pseudonyme Cryfris Llydaweg)
21. **Futura** : Le futur proche décodé

Introduction

« Selon une version du mythe, Europe, fille du roi de Tyr, une ville de Phénicie (actuel Liban) fit un rêve. Le jour même, Zeus la rencontra sur une plage de Sidon, se métamorphosa en taureau blanc, afin de l'approcher sans l'apeurer et échapper à la jalousie de son épouse Héra. Imprudente, Europe s'approche de lui. Chevauchant l'animal, elle est enlevée sur l'île de Crète à Gortyne (ou au nord du Bosphore selon certaines versions). À Gortyne, sous un platane qui depuis lors est toujours vert, Europe s'accouple avec Zeus, sous forme humaine cette fois. De leur union naissent Minos, Rhadamanthe et Sarpédon qui s'exila en Anatolie, à Milet. Plus tard, Europe est donnée par Zeus comme épouse au roi de Crète Astérion. » Source : Wikipédia

Si l'on prend ce mythe au pied de la lettre, Europe naît donc dans l'actuel Liban et deviendra la première dame de Crète. Généralement, pour désigner les premières sociétés européennes, on utilise le terme « culture » avant de parler de la « civilisation » minoenne crétoise. En effet, dès le 3^e millénaire avant notre ère, cette île introduira l'écriture phonétique en Europe. À ce sujet, qui d'autres que les Phéniciens pouvait assurer le relais entre l'apparition de l'écriture au Moyen-Orient et son déploiement en Crète ?

Si l'on s'abstrait du fatras mythologique (Zeus qui se déguise en taureau, etc.), nous pouvons défendre la thèse d'une chronique historique. En résumé, des nations en devenir (même séparées par de grandes distances) n'hésitaient pas à faire alliance (par l'entremise du mariage) à une époque reculée.

Nous nous intéresserons aux cinq millénaires qui précédèrent notre ère moderne et, pour le dernier millénaire, nous ferons abstraction de l'Antiquité gréco-romaine (omniprésente) qui n'apporte aucune réponse sur l'origine des Européens, le sujet de cet essai.

Le cinquième millénaire



Nous commençons par le 5^e millénaire avant notre ère. Il se passe peu de choses en Europe. Les sites de cette époque montrent que les populations de fermiers s'éloignent peu du littoral ou des rives des principaux fleuves. On peut donc déduire que les routes maritimes côtières et les principaux cours d'eau sont privilégiés pour le déplacement. Le besoin d'eau n'explique pas tout : la densité des massifs forestiers pourrait freiner les ardeurs.



Au moins deux sites mégalithiques se distinguent : celui de Carnac et de Bougon (France).



La dispersion des fermes reste la norme mais on note au moins deux regroupements sur les rives du Danube (en Serbie et en Allemagne). À cette époque, les villes (voire les communautés villageoises) n'existent pas.

La génétique des populations nous renseigne également. On peut rappeler que les milliards d'êtres humains ne portent pas le même chromosome Y. Un gène peut subir une mutation et on lui attribue alors une « version » (un allèle). Ensuite, on affecte les allèles à des génotypes (dits haploïdes) eux-mêmes regroupés dans vingt haplogroupes humains codés avec les vingt premières lettres de l'alphabet (de A à T). Même si nous ne pouvons pas nous comparer à d'autres (humanités...), notre diversité génétique impressionne.

C L'archéologie constata la présence de l'haplogroupe C dès la fin de la dernière glaciation (vingt millénaires avant notre ère environ). Les porteurs actuels (Evens, Kalmyks, Evenks, Itelmens, Kazakhs, etc.) semblent donc avoir fui l'Europe. Quand on sait que les Māori de Nouvelle-Zélande portent également cet haplogroupe, on peut parler de migration majeure.

I Entre le vingtième et le 10^e millénaire avant notre ère, l'archéologie cherche encore un site habité. Ensuite, l'haplogroupe I prend le relais en Europe (au moins en Suisse) et peut revendiquer la plus grande ancienneté sur le continent. Parmi les populations les plus représentatives, on trouve les Herzégoviniens, Bosniaques, Arkhangelsk, Aromaniens, Roumains, Serbes, Croates et Grecs. Enfin, 30 à 40 % des populations suédoise, danoise et islandaise le portent également. On admet généralement qu'il formait la majorité des populations européennes du mésolithique (qui prit fin au septième millénaire avant notre ère).

R Lors de ce cinquième millénaire, les Indo-européens (haplogroupe R) apparaissent en Europe. On distingue au moins deux cultures dites kourganes : celle de Cucuteni-Trypillia (rivages de la mer Noire) et celle de Yamna (rivages de la mer Caspienne). L'Asie abritait leur berceau. Ces cultures se caractérisent par la construction de tumulus (en guise de sépultures). Le site de Bougon en France abrite également un tumulus mais à ce jour, l'archéologie ne peut lier les deux. Enfin, on admet généralement que la culture basque résidait déjà sur les rives de l'Atlantique. Sa génétique confirme son appartenance à la famille indo-européenne mais sa linguistique inclassable laisse perplexe. Enfin, quand on sait que la

tradition orale des Basques affirme que leur population venait de l'Ouest, l'étendue de l'océan laisse tout aussi dubitatif.

On pourrait poser l'hypothèse que l'Europe abrita l'haplogroupe C avant la dernière glaciation. Le réchauffement prit le relais et entraîna une montée du niveau des océans. Par exemple, la géologie sait que la plaine germano-polonaise actuelle se situait sous le niveau de la mer à une époque postglaciaire. Du coup, les steppes eurasiennes devenaient attirantes. Enfin, dans un second temps, le retrait des eaux en Europe attira l'attention de l'haplogroupe I. On notera toutefois que sa plus ancienne présence connue se trouve en Suisse (Alpes) ce qui peut suggérer que les grandes plaines demeuraient marécageuses à cette époque.

Le quatrième millénaire



Les extrémités géographiques (et les îles surtout) animent l'évolution européenne. Les constructeurs de mégalithes de Carnac restent actifs. Enfin, les structures kourganes de Maykop au pays des Adyga (Russie) sauvent l'honneur de l'architecture continentale (non insulaire).

Actuellement, les îles revendiquent au moins huit records d'Europe et nous les passons en revue.

Icône	Plus ancien...	Site	Ile
	Cercle de pierres	Le West Kennet Long Barrow	Ile de Grande-Bretagne
	Dolmen	Le Pentre Ifan	Pays de Galles
	Maison en pierre	Le Knap of Howar	Papa Westray, Orcades (Ecosse)
	Passage muré menant à une tombe	Le Listoghil	Irlande
	Passage souterrain muré	La Hougue Bie	Jersey (GB)
	Petite pyramide à degrés	Le Monte d'Accoddi	Sardaigne (Italie)
	Temple	Le Ggantija	Gozo (Malte)
	Tombe à couloir	Le Hulbjerg Jættestue	Langeland (Danemark)

Le cercle de pierres de West Kennet Long Barrow se trouve à 45 km au nord du site de Stonehenge. Les ruines de la petite « pyramide » à degrés de Sardaigne ne présentent plus que deux paliers et l'archéologie n'exclut pas que ces deux niveaux soutenaient juste un temple. Évidemment, le Ggantija répond à des « standards » mégalithiques (et non gréco-romains).

Comment expliquer cette frénésie architecturale insulaire ? Tous les sites d'Europe de l'Ouest se trouvent à l'opposé des influences kourganes (Caucase, etc.) et le continent ne présente aucun « chaînon manquant » architectural. Nous pourrions soutenir encore une hypothèse géologique : les plaines européennes demeurent peu praticables et les populations des rives du Danube et des Alpes restent isolées. Deux options s'offrent à nous : les insulaires font preuve de créativité ou bénéficient d'influences architecturales (déjà existantes en Orient).

Nous proposons l'hypothèse que la navigation maritime se développa très tôt en Europe. L'archéologie soupçonne déjà que les Phéniciens exploitaient des mines d'étain en Grande-Bretagne dès la seconde moitié du 2^e millénaire avant notre ère. Nous pensons que ces marchands (et « concessionnaires » miniers) peuvent encore surprendre. Enfin, le peuplement protohistorique et antique d'îles répond

à des besoins connus : surpopulation continentale (non crédible), sécurité (pourquoi ?) ou acheminement de main-d'œuvre (mines et dépôts associés).

On peut rappeler que dès le 5^e millénaire, des sites du Proche-Orient utilisent des fours pour la métallurgie du cuivre. Or, le sous-sol de la région se caractérise par sa pauvreté en minerai. À la même époque, on trouve des sites métallurgiques similaires en Haute-Mésopotamie (riche en cuivre mais pauvre en étain) : Degirmentepe, Hacinebi, Aruda, Ebla et Amuq. Officiellement, le bronze (un alliage de cuivre et d'étain) apparaît au début du millénaire suivant. Nous ne serions pas surpris que de futures découvertes avancent cette naissance de quelques siècles.

Le troisième millénaire

Pendant que le reste du monde surchauffe (nouvelles civilisations en Égypte, à Sumer, en Inde, au Pérou, etc.), l'Europe brille par sa discrétion. On note une exception : la Crète. Officiellement, une population d'Anatolie (Turquie) investit l'île. Cela dit, l'architecture prépalatiale crétoise rappelle celle du delta du Nil.

« Né vers 90 av. J.-C., Diodore est originaire d'Agyrion, petite cité située à l'est de la Sicile. Il reçoit un enseignement rhétorique de qualité, signe qu'il est probablement issu d'une famille aisée. Il aurait visité les contrées d'Europe et d'Asie ainsi que l'Égypte entre 60 et 59 av. J.-C., avant de s'établir à Rome où il publie son unique ouvrage en 30 av. J.-C. » Source : Wikipédia.

Diodore rédigea une *Histoire universelle* que l'abbé Jean Terrasson traduisit et publia entre 1737 et 1744 (15 livres en 7 volumes). L'ouvrage détonne dans plusieurs domaines. Il décrit notamment le mode de vie des hommes... préhistoriques (et l'invention du feu). Cela dit, nous nous intéresserons à un personnage biberonné par des nourrices crétoises et qui deviendra le « dieu » le plus médiatisé de l'Antiquité : Zeus.

Diodore nous apprend qu'un des surnoms du personnage fut Ammon. Selon le récit biblique, les Ammonites étaient des descendants d'un certain Ammon et formaient une nation sur le territoire actuel de la Jordanie.

L'hellénisme (l'étude de la culture de la Grèce antique) précise qu'il collectionna sept compagnes et engendra onze enfants. Sa première compagne, Héra, donna naissance à quatre enfants : Héphaïstos, Arès, Ilithyie et Hébé. Or, Diodore précise qu'Héra élevait cinq enfants : Osiris, Isis, Typhon (bâtard du mari), Apollon (fils de la seconde compagne du mari) et Vénus (petite fille du mari). Évidemment, l'hellénisme cria au scandale.

De nos jours, nous sommes familiarisés avec le phénomène des « familles recomposées » au gré des séparations et des reformations de couples. Comme

Diodore précise qu'Osiris (un surnom) est Dionysos (fils de la sixième compagne de Zeus) et qu'Isis est Déméter (une petite fille), il nous présente une famille recomposée. En clair, Héra éleva d'autres enfants que les siens. Enfin, les surnoms égyptiens souligneraient l'influence culturelle de l'Égypte.

Dionysos construisit des temples en l'honneur de son père et y installa des clergés dont l'entretien (et non le sacerdoce) meublait leurs journées. Il conquiert l'Attique, le territoire de la future Athènes, et chargea un certain Triptolème de le défricher et de le développer. Dans la mythologie grecque, ce Triptolème enseigna l'agriculture à « l'humanité » (à la Grèce) et répandit le culte de Déméter. La Grèce antique devint ainsi tributaire d'un cultivateur.

Selon la tradition crétoise, les premiers résidents de l'île s'appelaient les Etéocrètes (considérés comme des « autochtones »). Ensuite, elle évoque les Dactyles Idéens (tout au plus une centaine) qui résidaient autour du mont Ida. Des auteurs antiques soutenaient comme origine le mont Ida en... Mysie (Anatolie). En tout cas, ce serait en provenance de ce pays qu'ils accostèrent en Crète avec Minos, un futur souverain crétois (et fils d'Europe). Ils se distinguaient par leur savoir-faire dans le domaine de la métallurgie. Ils armèrent donc le bras du futur conquérant Dionysos.

Si l'on considère les traditions crétoises et grecques, tout porte à croire que sans Dionysos, la mémoire de Zeus aurait sombré dans l'oubli (car il ne gouverna jamais la Crète). Enfin, la mère de Minos, Europe, méritait de donner son nom au continent car sans la métallurgie, peut-on parler de civilisation (pérenne) ?

Le deuxième millénaire

La première moitié du millénaire se résume au monopole de la culture crétoise. Par contre, la fin du millénaire s'agite sous l'impulsion de trois populations : les Mycéniens (Grèce), les Dardaniens d'Anatolie (région de Troie) et les Scythes (de la mer Caspienne).

Trois écrits anciens nous familiarisent avec ces nouveaux « joueurs » : l'*Iliade* d'Homère, l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth et le *Lebor Gabála Éirenn* irlandais (anonyme). Évidemment, l'Histoire moderne considère ces ouvrages comme des mythes car au fil des copies (antiques et médiévales), le substrat mythologique s'accumule.

Pourtant, comme dans le récit mythique de la phénicienne Europe, si l'on retire les frasques de Zeus, on obtient une chronique historique. Certes, pour un récit de centaines de pages, les copistes en mal de sensation ne facilitent pas la tâche. Pour l'interprétation de l'ouvrage de Geoffroy de Monmouth, notre essai *Troia* couvre les trois premiers livres. Pour le récit irlandais anonyme, *Scythia*, notre premier essai, analyse la première moitié du récit (la plus ancienne). Enfin, nous n'aborderons pas l'ouvrage d'Homère (très médiatisé).

L'*Historia regum Britanniae* (épopée dardanienne) et le *Lebor Gabála Éirenn* (épopée scythe) décrivent (entre autres) deux voyages maritimes à la fin du millénaire. Ces deux expéditions pèseront dans le destin de l'Europe. Au niveau des icônes, on représentera les étapes maritimes du voyage dardanien avec un objet d'art et celles du périple scythe avec une ancre.



Les Dardaniens



Leur terre d'origine remonte au moins aux Alpes dinariques (Slovénie, Croatie, Bosnie-Herzégovine, Serbie, Monténégro, Kosovo et Albanie actuels). Ils s'installèrent (colonie ou migration ?) en Anatolie (dans la région de la future Troie) durant ce millénaire.

L'Historia regum Britanniae retrace le parcours de Brutus, né de résidents dardaniens d'Alba (Albe la Longue actuelle, Italie). Il tue accidentellement son père et sa famille le bannit. Il intègre un « ghetto » en sol grec (où vivent d'anciens Troyens et Dardaniens réduits en esclavage). Il soulève le ghetto, bat une armée grecque et capture le chef (le souverain). Ce dernier doit céder ses trois cents navires (soit la totalité de sa flotte enrichie par des tonnes de victuailles) pour sauver sa vie.

Conscient qu'il doit prendre ses distances avec les Grecs, il entreprend un périple maritime qui le mène à l'actuelle Totnes, dans le Devon (Angleterre). Le récit décrit ce site comme un dépôt minier (sur la rivière Dart, à quelques encablures de la Manche). La faible densité de population de l'île facilite l'installation des

passagers. À l'époque, les voiliers (les pentécontores) grecs pouvaient accueillir cinquante rameurs et quelques membres d'équipage. Sans compter les enfants, on parle donc de 18 000 passagers.

Cette société dardanienne prospérera au millénaire suivant et jouera un rôle en Gaule. Cela dit, quelques erreurs de civilisation faciliteront la tâche de nouveaux arrivants.

À propos de la Gaule, Brutos (lors de son périple initial) prospecta l'embouchure de la Loire mais dut livrer bataille contre des Turones. L'archéologie sait déjà que ces derniers n'appartenaient pas à la mouvance celtique. Malgré une victoire facile, le chef dardanien décida de reprendre la mer.

Les Scythes



Les Scythes appartiennent à la grande famille des Indo-européens. Originaires de la mer Caspienne, leur situation géographique leur permettait d'accéder à la Méditerranée par les détroits de Kertch, du Bosphore et des Dardanelles.

Le *Lebor Gabála Éirenn* irlandais retrace le parcours (sur plusieurs siècles) de six chefs scythes dont le pionnier se nommait Partolan. Sa mère patrie se trouve sur les rivages de la mer Caspienne mais il vit au sein d'une colonie scythe en Sicile, elle-même chapeauté par une population scythe résidente en Grèce. Il tue (non accidentellement) son père et doit rendre des comptes en Grèce. Après un séjour grec d'un an, lui, sa conjointe et sa suite (« nombreuse ») prennent la mer en direction de l'Irlande (ce qui ressemble à un bannissement).

Le voyage dura deux mois et douze jours. Le récit ne répond pas à une question importante : comment Partolan connaissait-il l'existence de la verte Irlande ? La maîtrise maritime des Scythes surprend et l'on doute qu'ils évitaient les Phéniciens (« concessionnaires » miniers en Cornouaille anglaise).

À son arrivée, il découvre une île certes verte mais déserte. Trois druides l'accompagnent et mènent le défrichement de l'île (tout au moins d'une partie).

Deux siècles plus tard, la colonie atteindra le nombre respectable de neuf mille membres et s'éteindra en une... semaine. Le récit d'origine ne précise pas la maladie et des copistes médiévaux s'empressèrent d'ajouter leur pire cauchemar : la peste.

Cinq migrations scythes successives assureront la relève au cours des siècles suivants.

Plus récemment, en l'an 1314, la bataille de Bannockburn permet à l'Écosse d'accéder à l'indépendance. Le 6 avril 1320, le souverain écossais, Robert Bruce, et cinquante signataires envoient une déclaration d'indépendance au pape Jean XXII. C'est la déclaration d'Arbroath, rédigée en latin. Elle contient un passage surprenant :

« (...) et ex antiquorum gestis et libris Colligimus quod inter Ceteras naciones egregias nostra scilicet Scottorum nacio multis preconijs fuerit insignita, que de Maiori Schithia per Mare tirenium et Columpnas Herculis (...) ».

En clair, les signataires parlent de réalisations et d'écrits antiques qui démontrent que la nation des Écossais puise son origine dans la Scythie « majeure ». Enfin, ils évoquent le trajet par la mer Tyrrhénienne et les colonnes d'Hercule (Gibraltar).

En fait, l'analyse du récit montre que la Scythie peut revendiquer les populations irlandaise, écossaise et belge (voire germanique). Rien de moins... Le millénaire suivant se distinguera par l'arrivée d'un troisième joueur : les Celtes dont le territoire s'intercalera entre celui des Belges (rives de la Seine) et celui des Basques (rives de la Garonne).

Lorsque les armées romaines déferleront sur « la » Gaule, elles distingueront trois territoires culturels non fédérés : « les » Gaules belge, celtique et aquitaine. En clair, « la » Gaule au singulier relevait de la géographie et non de l'histoire.

Le premier millénaire

Du point de vue européen, la première moitié de ce millénaire reste nébuleuse. En la désignant, même la Grèce antique évoquait des « siècles obscurs ». Pourtant, l'ouvrage d'Hérodote apporte quelques précisions.

Les Cimmériens

On peut évoquer les Scythes de la mer Caspienne qui déferlent sur la mer Noire, territoire ancestral des Cimmériens. Ensuite, ces derniers disparaissent alors qu'aucun écrit antique ne mentionne leur extinction. En fait, ils ne combattirent pas les Scythes (trop nombreux) et prirent la fuite (sage décision). Une question en découle : « vers où » ?

L'Europe disposait d'une porte d'entrée empruntée depuis des millénaires : le Danube. Selon Hérodote, la population cimmérienne vivait sur les rives de la mer Noire depuis des lustres et l'on peut tabler sur au moins cent mille âmes. À l'époque, personne ne doutait de leur valeur au combat depuis leur incursion en Anatolie au 7^e siècle avant notre ère. À cette occasion, ils détruisirent l'empire phrygien. En résumé, des dizaines de milliers de Cimmériens en âge de se battre ne disparaissent pas sans un récit de bataille.

A part les Scythes, seuls les Thraces (tant redoutés des Grecs) auraient pu les anéantir. Or, la Haute Antiquité ne fait état d'aucun conflit entre eux alors qu'ils vivaient sur les rives de la mer Noire. En plus, ils semblaient partager certaines valeurs : à une époque où l'esclavage sévissait (y compris dans la Grèce antique), aucun récit sur ces deux nations n'évoque cette tare sociale.

Notre hypothèse se résume simplement : les Cimmériens de la mer Noire (rompus à la navigation) remontèrent le Danube et s'intégrèrent aux populations fermières et millénaires des plaines danubiennes. Plus tard, confrontés à une surpopulation, les descendants investirent les terres entre la Seine et la Garonne (avec les régions montagneuses d'Auvergne comme « chef-lieu »). Un problème de taille reste à résoudre : comment des Cimmériens non celtisés peuvent-ils devenir des Celtes ?

Les Celtes

Le *Lebor Gabála Éirenn* irlandais précise que des druides accompagnaient la première population scythe en Irlande. À l'époque, qui d'autre que le druidisme pouvait fonder la culture celtique (dont la symbolique se caractérise par une richesse peu banale) ? On pourra objecter que les Cimmériens fuirent devant les hordes scythes et que cela laisse peu de temps pour étudier le druidisme.

En fait, la fusion de certains éléments du *Lebor Gabála Éirenn* et de l'ouvrage d'Hérodote propose une solution. Hérodote évoque la présence de « Keltôi » au nord de la colonie grecque de Massilia (Marseille). Pour les historiens modernes, cela ne fait aucun doute : ces Keltôi (Kelti, Celti) sont les ancêtres des populations de la Gaule celtique.

Pourtant, on se pose peu la question : d'où venaient-ils ? En fait, on semble préférer l'idée de descendants de fermiers millénaires. Donc, des cultivateurs du Rhône rayonnèrent sur l'Europe de l'Ouest après avoir produit (par eux-mêmes) une symbolique qui peut dépasser l'entendement. On peut rappeler que les études d'un druide duraient... quarante ans.

De son côté, le *Lebor Gabála Éirenn* précise que la sixième population scythe d'Irlande se nommait les Gaëls. Avant d'occuper l'Irlande, ils fondèrent la ville actuelle de La Corogne (ex-Brigantium romaine et ex-Brigantia gaélique) et gouvernèrent l'actuelle Galice espagnole. Enfin, personne ne semble s'intéresser à la prononciation gaélique de Gaël.

Mot français	Langue	Mot	Prononciation
Gaël	Vieux gaélique (Old Irish)	<i>Góidel</i>	Comme <i>gouidel</i>
	Gaélique écossais	<i>Gàidheil</i>	Comme <i>kêl</i> avec un <i>é</i> très long
	Gaélique irlandais	<i>Gaeil</i>	Comme <i>goél</i>

On admet généralement l'antériorité du vieux gaélique sur le gaélique écossais. Or, *Le Lebor Gabála Éirenn* montre que des Scythes porteurs du préfixe « Mac » (qui forme les noms propres de clans écossais actuels) précédèrent les Gaëls en Irlande.

Ensuite, on rappelle que des résidents de la vallée du Rhône se présentèrent sous le nom de « Keltôi » à des colons grecs de la ville de Massilia (Marseille). Or, personne ne se demande si ce terme désignait leur nom ou leur pays. Nous allons considérer la seconde hypothèse. Dans l'Antiquité, le concept de « pays » restait abstrait et nous allons nous concentrer sur la « maison » (le foyer).

Mot français	Langue	Mot	Prononciation
Maison (foyer)	Vieux gaélique (Old Irish)	<i>teg</i>	Comme cela s'écrit
	Gaélique écossais	<i>taigh</i>	Comme dans le vieux français <i>teil</i>
	Gaélique irlandais	<i>teach</i>	Comme dans <i>tiar</i>

Pourquoi cet exercice ? En fait, nous serions surpris que des Gaëls se soient abstenus de remonter le Rhône et donc, de s'installer sur des rives. Leur curiosité naturelle et leur esprit d'aventure « débordent » du *Lebor Gabála Éirenn*.

Maintenant, mettons-nous à la place de ces Scythes gaéliques. Nous faisons face à des marchands de la colonie grecque de Massilia (qui ne parlent pas un traitre mot de notre langue) et nous devons nous présenter et **surtout** délimiter notre territoire. Pour cela, nous disposons d'au moins deux options linguistiques : *teg* *Góidel* ou *taigh* *Gàidheil*. La seconde se prononce *kêl teil*.

Comme le son *teil* semble inconnu du grec ancien, ces Grecs recherchent un mot approchant et pourraient opter pour leur *tial*. Or, la transcription latine de ce mot grec donne... *tôi*. En clair, les Grecs concluent que nous sommes des... Keltôi alors que nous venions de leur indiquer notre pays.

Nous pensons donc que des Gaëls de la vallée du Rhône forment le chaînon manquant entre des Cimmériens non celtisés et des Gaulois dits celtiques. Évidemment, ces Scythes gaéliques pouvaient également avoir transmis le druidisme à des populations de fermiers millénaires.

Les « Gréco-romains »

Les historiens se questionnent sur l'origine des Doriens qui investirent la Grèce avant l'Antiquité et qui jouèrent donc un rôle non négligeable dans la sécurisation du pays. On peut proposer les Alpes dinariques tout comme les Dardaniens. Les régions montagneuses partagent un effet de levier : elles ne peuvent pas subvenir aux besoins d'une population importante. Lorsque la pression démographique devient trop grande, des « montagnards » investissent des plaines (les plus attrayantes de préférence). Enfin, le fait que l'haplogroupe I ne passe pas inaperçu en Grèce ne nous contredira pas.

Comme les Romains se présentaient comme les héritiers des Grecs, d'où venaient-ils ? Les langues latines et celtiques partagent des similitudes (commerce oblige ?). Cela dit, l'*Historia regum Britanniae* précise que les fondateurs de Rome, les mythiques jumeaux Romulus et Rémus, descendaient de Numitor, un dirigeant... dardanien de l'antique Alba (Albe la Longue actuelle). L'antique Dardanie peut donc revendiquer la fondation de Rome. En fait, le récit met en évidence que la ville des jumeaux, à ses débuts, se voulait une extension d'Alba près de l'embouchure du Tibre (pour accroître les échanges maritimes).

En résumé, durant l'Antiquité, l'Europe se développa sous l'impulsion de populations dinariques : les Doriens-Grecs et les Dardaniens-Romains. Les Phéniciens apportèrent la navigation maritime, les Anatoliens la métallurgie et les Scythes le druidisme. Avons-nous oublié quelqu'un ?

Les Étrusques

Effectivement, nous omettons les Tyrrhéniens plus connus sous le nom d'Étrusques. Ils occupèrent le centre de l'Italie jusqu'à la chute de Velzna, au 3^e siècle avant notre ère. Compte tenu des influences étrusques dans l'architecture de l'antique Alba, nous ne pouvons les ignorer plus longtemps. L'origine de ces Étrusques fait l'objet de débats enflammés depuis la... Renaissance.

Les terres étrusques, riches en minerais, exportaient vers des « marchés » phéniciens (puis carthaginois, celtes, etc.). La femme étrusque bénéficiait des mêmes droits que l'homme (pratique sociale peu banale à l'époque). Dans trois domaines, ces Tyrrhéniens devançaient tous les autres Européens : médecine, urbanisme et divination.

Deux théories s'affrontent : exogènes (étrangers) ou autochtones. Dans le premier cas, on peut citer la Lydie (Anatolie) et dans le second, la culture de Villanova (qui désigne l'âge du fer européen). La thèse lydienne se fonde sur l'ouvrage d'Hérodote. Un autre auteur grec, Denys d'Halicarnasse, défendait déjà la thèse autochtone tout en citant son collègue Hellanicos de Mytilène qui soutenait que les Étrusques descendaient des Pélasges (les premiers habitants de la Grèce).

Massimo Pallottino (1909-1995), fondateur de l'étruscologie moderne, lança un pavé dans la marre : la civilisation étrusque résulte d'un long processus d'évolution aux influences multiples. Sur le fonds, on ne peut lui donner tort : la vérité dans le domaine historique se décline régulièrement au pluriel.

Du côté du langage, l'étrusque n'intègre pas la famille indo-européenne. Au moins une langue morte sur Terre peut se prévaloir d'une parenté : celle de l'île de Lemnos (avant l'invasion athénienne du 6^e siècle avant notre ère). Le *Lebor Gabála Éirenn* irlandais évoque quatre îles au nord de la Grèce où l'on enseignait le druidisme et toutes sortes de « sciences ». Parlons-nous de Samothrace, Thasos, Imbros et... Lemnos ? À propos de Samothrace, l'hellénisme connaît l'importance religieuse de cette île chez les Grecs de l'Antiquité.

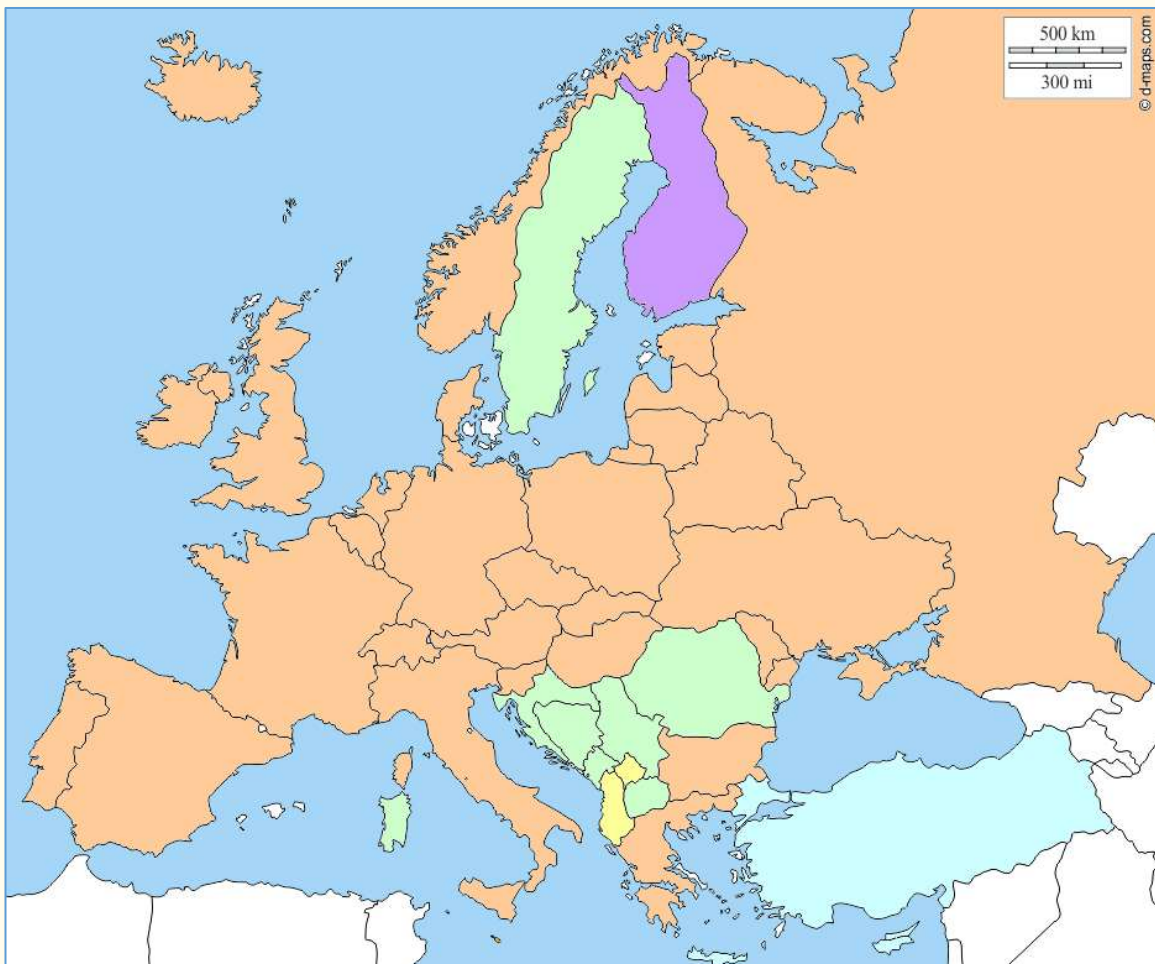
La génétique des populations apporte quelques précisions. Elle analysa les restes de 80 « pensionnaires » d'antiques tombes étrusques. Leur ADN diffère énormément des descendants actuels des Étrusques (les Toscans). Il partage des similitudes avec celui de populations anatoliennes antiques. L'ADN mitochondrial confirma un lien très ancien avec l'Anatolie. Curieusement, les généticiens impliqués ne communiquèrent pas les haplogroupes de ces 80 spécimens mais ils évoquèrent une diversité. On pourrait proposer l'E des Berbères, le G des Adyga et le J des Phéniciens.

Nous avons déjà (rapidement) évoqué les Adyga (Adyguéens, Circassiens). Leurs valeurs antiques anticipaient le modernisme actuel : liberté, égalité, droits des femmes, etc. Les Adyga considèrent que l'homme et la femme restent complémentaires et indissociables. Avant le Xe siècle de notre ère, leur histoire demeure une énigme.

Concernant les Étrusques, le mystère s'éclaircit quelque peu et met en évidence une constante de l'Histoire à laquelle l'Europe n'échappe pas : en termes d'influence civilisatrice, il n'existe pas une vérité mais plusieurs.

Conclusion

Nous concluons avec les haplogroupes dominants par pays en sachant que chaque nation européenne abrite généralement entre six et sept groupes différents. Notre source statistique se résume au site **Eupedia** (menu Genetics).



Légende. En vert : haplogroupe I (depuis le 10e millénaire avant notre ère). Mauve : N (Finno-ougriens). Jaune : E (Berbères). Bleu ciel : J (Sémites). Orange : R (Indo-européens issus essentiellement des cultures kourganes : Slaves, Scythes, Cimmériens, etc.).